

JACQUES BROU du bonheur d'être un homme

Jacques Brou

Chemins d'Éden

Tinbad, 210 p., 20 euros

■ *Chemins d'Éden* de Jacques Brou est un récit prenant le contre-pied de la Genèse, ou tout du moins essayant de lui faire un croc-en-jambe. Au début était la chute, et c'est de cette dégringolade dans l'humaine condition dont nous parle tout d'abord l'auteur, à travers un dialogue savoureux entre un jeune Adam, encore candide, s'étonnant de toute la laideur du monde, et une Ève déjà vieillie, attirant l'attention de son interlocuteur sur le trou originel. « Ce qui m'étonne c'est la laideur, hasarde l'enfant. C'est toute cette laideur, cette complaisance dans le laid, ces outrages et ces ragages et ces baisages à répétition de quelque beauté que ce soit. Ce sont ces foirades en série. Ces séries foirées exposées comme des trophées. »

L'effroi donc est premier ; la jouissance du corps opère dans un deuxième temps. L'auteur n'imagine évidemment pas Adam et Ève chassés du Paradis, mais en quête de celui-ci, toujours convocables à merci. Mais pour

cela, nous dit Brou, il faut commencer par affronter les incubes et les succubes, tous les obstacles s'érigeant devant soi pour neutraliser le désir et en finir avec la jouissance, à commencer par son corps que l'on traîne comme un fardeau. Il y a du Beckett parfois dans cette malédiction du corps jointe à celle de la parole que le narrateur infantilise parfois, *mécrit* si l'on veut rappeler un néologisme forgé par Denis Roche.

UNIVERSEL « MOURIRE »

Il faut aussi se débarrasser du verdict maternel et lui opposer un universel « mourir » : « Il faudrait, pour commencer de vivre, prendre le risque de *mourir*. Il faudrait, pour bien plaire, vivre l'ego libre et naître égaux. Il faudrait commencer par mourir de rire (ça se peut). Il faudrait vider l'ire, il faudrait virer ivre. Il faudrait, au pire, prendre le risque de mourir. » Où l'on entend qu'à la chute originelle ne peut succéder qu'une chute comique, la vie n'étant qu'un gag à mourir de rire. Mais de la Genèse, l'auteur garde surtout l'implacable sentence du péché originel. Faute, sentiment de culpabilité dont il montre dans un

chapitre savoureusement intitulé « De l'art d'être un homme par temps de *déshominition* » qu'il se retourne désormais contre la gent masculine elle-même, victime sacrificielle d'une vengeance qui ne dit pas son nom : « Comment prendre la place des hommes sans s'être assuré si ce n'était pas les hommes mais leur place qui était maudite ? qui était intenable, qui était infernale, trop petite ou trop vague, qui puait, suintait fort. Pourquoi donc balancer et ne haïr que les pères et pas toute la famille ? et pas toute la phratrie ? et pas toute la patrie ? et pas toute l'espèce ? »

Savoir que l'auteur, enseignant à la faculté, a eu maille à partir avec des étudiants dont les accusations lui ont valu une mise à pied serait ici anecdotique, s'il ne lui avait pas été reproché le choix d'un corpus littéraire jugé inconvenant ; incluant notamment la prose de Pierre Guyotat. Une nouvelle inquisition est en marche, et il ne reste qu'aux écrivains mâles responsables de tous les vices et de tous les maux de la Terre qu'à en rire tendrement. ■

Olivier Rachet